

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Au-dessus de la marge? Les commémorations au Collège Sainte-Anne 1940–1955

Caroline-Isabelle Caron

La résistance des marges : exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophonies d'Europe et d'Amérique
Numéro 13-14-15, printemps–automne 2008, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038429ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038429ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, C.-I. (2008). Au-dessus de la marge? Les commémorations au Collège Sainte-Anne 1940–1955. *Port Acadie*, (13-14-15), 207–220.
<https://doi.org/10.7202/038429ar>

Résumé de l'article

Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse sont au xx^e siècle triplement minoritaire, d'une part en tant que franco-catholiques dans un milieu majoritairement unilingue anglais protestant, ensuite en tant que mince part d'une francophonie canadienne dominée par le Québec, et enfin en tant que minorité dans une Acadie dominée par le Nouveau-Brunswick. Pourtant, les Acadiens de la Nouvelle-Écosse ont beaucoup de raisons de célébrer au milieu du xx^e siècle. On y découvre une concentration d'événements dignes d'être commémorés : le centenaire du décès de l'abbé Jean-Mandé Sigogne (1944), les cinquantième et soixantième anniversaires de la fondation du Collège Sainte-Anne (1940, 1950), le 300^e de la fondation de la Baronnie de Pobomcoup (1951), le bicentenaire de la Déportation (1955), la survivance communautaire (le Festival acadien de Clare dès 1956). Malgré ce faste commémoratif, les célébrations commémoratives en Acadie de la Nouvelle-Écosse n'attirent pas l'attention des chercheurs. Ainsi, la majorité des études sur les commémorations acadiennes examinent uniquement les conventions nationales acadiennes et le bicentenaire de la Déportation en 1955 au Nouveau-Brunswick. Dans cette présentation, il apparaîtra que le discours commémoratif des Acadiens néo-écossais diffère du discours manifestement programmateur des commémorations acadiennes dites « nationales ». L'accent est mis sur les réussites, les fondations, les innovations et la survivance locales, tout en cherchant à compenser la suprématie des discours historiques proposés par les Anglo-protestants et les Acadiens du Nouveau-Brunswick.

Au-dessus de la marge? Les commémorations au Collège Sainte-Anne 1940–1955

Caroline-Isabelle Caron
Queen's University

Résumé

Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse sont au *xx^e* siècle triplement minoritaire, d'une part en tant que franco-catholiques dans un milieu majoritairement unilingue anglais protestant, ensuite en tant que mince part d'une francophonie canadienne dominée par le Québec, et enfin en tant que minorité dans une Acadie dominée par le Nouveau-Brunswick. Pourtant, les Acadiens de la Nouvelle-Écosse ont beaucoup de raisons de célébrer au milieu du *xx^e* siècle. On y découvre une concentration d'événements dignes d'être commémorés : le centenaire du décès de l'abbé Jean-Mandé Sigogne (1944), les cinquantième et soixantième anniversaires de la fondation du Collège Sainte-Anne (1940, 1950), le 300^e de la fondation de la Baronnie de Pobomcoup (1951), le bicentenaire de la Déportation (1955), la survivance communautaire (le Festival acadien de Clare dès 1956). Malgré ce faste commémoratif, les célébrations commémoratives en Acadie de la Nouvelle-Écosse n'attirent pas l'attention des chercheurs. Ainsi, la majorité des études sur les commémorations acadiennes examinent uniquement les conventions nationales acadiennes et le bicentenaire de la Déportation en 1955 au Nouveau-Brunswick. Dans cette présentation, il apparaîtra que le discours commémoratif des Acadiens néo-écossais diffère du discours manifestement programmateur des commémorations acadiennes dites « nationales ». L'accent est mis sur les réussites, les fondations, les innovations et la survivance locales, tout en cherchant à compenser la suprématie des discours historiques proposés par les Anglo-protestants et les Acadiens du Nouveau-Brunswick.

Depuis la deuxième moitié du *xix^e* siècle, les sociétés occidentales sont marquées par une volonté collective (parfois émanant des autorités, parfois de la population en général) de commémorer et de célébrer un événement historique jugé important ou un héros disparu et regretté. C'est par milliers qu'on compte les monuments, plaques, arcs de triomphe érigés depuis deux siècles au Canada seulement. Le phénomène est connu. Moins bien connues, cependant, sont les manifestations populaires qui souvent les accompagnent. C'est particulièrement le cas des fêtes locales, à petite échelle, qui n'ont connu qu'une diffusion régionale. Pourtant, tous ces événements sont le fruit de narrations constitutives qui présentent la vision du passé des organisateurs.

Cet article présente quelques conclusions préliminaires du projet de recherche « Les fêtes et commémorations historiques dans les communautés locales de l'Acadie de la Nouvelle-Écosse, 1880–1960 », subventionné par une bourse de recherche ordinaire du Conseil de recherches en sciences humaines. Ce projet pose un regard poussé sur les fêtes et commémorations acadiennes en Nouvelle-Écosse, en mettant l'accent sur les manifestations locales et les organisations communautaires. Il a pour objectif principal d'étudier la manière dont les Acadiens de la Nouvelle-Écosse entre 1880 et 1960 construisent, conservent, commémorent et « performent » (dans le sens de Victor Turner) leur passé collectif, en dépit du fait que leur histoire est alors relativement muette et occultée dans la société néo-écossaise de l'époque. Malgré des difficultés financières et organisationnelles, les Acadiens des régions de Clare, Pubnico, Chéticamp, Île-Madame et Chezzetcook, et leurs institutions, organisent et mettent sur pied des fêtes, festivals et monuments commémorant la fondation d'un village, la venue d'un révérend missionnaire ou la fondation d'une institution locale.

Il faut distinguer trois types de commémorations acadiennes du XIX^e jusqu'au XX^e siècle. D'abord, il y a les activités du Parc commémoratif de Grand-Pré, près de Wolfville, en Nouvelle-Écosse. Cependant, la grande influence de la Dominion Atlantic Railway, puis de Parcs Canada, les distingue de toutes les autres commémorations acadiennes, car, malgré la présence d'organiseurs locaux, les considérations commerciales, touristiques et politiques conditionnent les célébrations. Barbara Le Blanc en a d'ailleurs récemment très bien montré l'importance identitaire¹. Ensuite, il faut distinguer les fêtes les plus connues des historiens, les commémorations dites « nationales », qui visent, depuis 1881, comme les conventions nationales acadiennes, à unifier tous les Acadiens des Maritimes. Les grandes fêtes soulignant le bicentenaire de la Déportation acadienne, centrées sur Moncton et Grand-Pré, sont de ce nombre.

Comme, le plus souvent, les fêtes dites « nationales » reflètent les visions et intérêts des élites acadiennes néo-brunswickoises, elles présentent la narration historique officielle transmise par ces élites intellectuelles, économiques et religieuses². Cependant, celle-ci n'est pas nécessairement acceptée sans transformation par le reste de la population acadienne. Pour connaître la vision historique des classes moins aisées et plus éloignées de Moncton, il est de mise de poser un regard attentif sur un troisième type de fêtes commémoratives : les fêtes purement locales

1. Barbara Le Blanc, *Postcards from Acadie : Grand-Pré, Evangeline & Acadian Identity*, Kentville, Gaspereau Press, 2003.
2. Voir Sheila Andrew, *The Development of Elites in Acadian New Brunswick, 1861–1881*, Montréal et Kingston, MQUP, 1996, ch. 8 notamment.

apparaissant partout dans les communautés acadiennes maritimes pendant la période.

Ces fêtes locales néo-écossaises comprennent, entre autres, le 300^e anniversaire de la fondation de Pubnico en 1951, les fêtes du bicentenaire de la Déportation à Clare, à l'Isle-Madame, à Pubnico et à Yarmouth en 1955, et le premier Festival acadien de Clare en 1956, dont nous avons montré ailleurs l'objectif proprement commémoratif³.

Dans ce projet de recherche, l'accent est mis sur la Nouvelle-Écosse, parce que les Acadiens de cette province ont souvent été négligés par les historiens. Malgré un faste commémoratif certain, les célébrations mémorielles en Acadie de la Nouvelle-Écosse n'attirent souvent pas l'attention des chercheurs. Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse sont, au xx^e siècle, triplement minoritaires, d'une part en tant que franco-catholiques dans un milieu majoritairement unilingue anglais protestant, ensuite en tant que mince part d'une francophonie canadienne dominée par le Québec, et enfin en tant que minorité dans une Acadie dominée par le Nouveau-Brunswick. Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse sont clairement dans la marge.

Nous avons montré ailleurs⁴ que l'aspect proprement compensatoire des narrations historiques identitaires des célébrations acadiennes peut être abordé par l'emploi d'un concept allemand très utile dans l'analyse du souvenir de l'Holocauste : *Vergangenheitsbewältigung*⁵. Traduit approximativement par « reconnaissance du passé » ou « réconciliation avec le passé », ce concept désigne le phénomène historiographique, apparu dans les années 1980, de production de narrations permettant aux Allemands d'accepter leur passé nazi et leur honte des horreurs commises par le régime hitlérien. Les auteurs de ces narrations ont une volonté avouée de faire cheminer leur public vers une guérison émotive et intellectuelle, une réparation et une reconstruction du passé permettant de clore ce triste épisode du xx^e siècle. J'ai déjà montré que le concept de *Vergangenheitsbewältigung* est aussi utile dans l'étude du discours historique acadien. La Déportation a longtemps eu un rôle de pivot symbolique de la défaite et de l'humiliation dans l'historiographie acadienne⁶. Cependant, pour se réconcilier de la sorte avec le passé,

3. Caroline-Isabelle Caron, « Se souvenir de l'Acadie d'antan : représentations du passé historique dans le cadre de célébrations commémoratives locales en Nouvelle-Écosse au milieu du 20^e siècle », *Acadiensis*, vol. 26, n° 2, 2007, p. 55–71.

4. *Ibid.*

5. Charles Maier présente une bonne introduction à ce concept dans *The Unmasterable Past : History, Holocaust and German National Identity*, Cambridge et Londres, HUP, 1988.

6. Jean-Paul Hauteœur, *L'Acadie du discours*, Québec, PUL, 1975, p. 59–80.

il faut d'abord que les descendants des victimes et des oppresseurs reconnaissent les événements traumatiques du passé qu'ils partagent. Or le besoin de *Vergangenheitsbewältigung*, de réconciliation avec le passé traumatique de la Déportation acadienne, ne provient pas des oppresseurs, mais plutôt des opprimés eux-mêmes. Ce sont les Acadiens qui, au milieu du xx^e siècle, se réconcilient seuls avec la césure de la Déportation. Pour ce faire, ils doivent compenser l'oubli de leurs concitoyens, en Nouvelle-Écosse et ailleurs. On peut comprendre la démarche de *Vergangenheitsbewältigung* des Acadiens de la Nouvelle-Écosse en tant que résistance. Ils résistent au silence des communautés anglo-protestantes sur le passé traumatique acadien; ils résistent au discours hégémonique des élites acadiennes néo-brunswickoises, qui ne leur « parlent » pas; ils résistent en compensant leur triple statut minoritaire.

Dans les années 1950, le 300^e anniversaire de la fondation de Pubnico de 1951 et les fêtes locales du bicentenaire de la Déportation partout en Nouvelle-Écosse inaugurent l'ère de la commémoration « moderne » dans la province, avec ses bals et autres activités costumées, ses parades et défilés et des « pageants » historiques⁷, qui attirent des milliers de personnes, impliquent des centaines, sinon la majorité des résidents de ces localités et soulignent leurs réussites et exploits collectifs et individuels.

À la baie Sainte-Marie, dans la municipalité de Clare, les activités commémoratives du milieu du xx^e siècle sont particulièrement importantes, par leur envergure autant que par les précédents qu'elles établissent. Autour des thèmes centraux de la foi, de la langue française et de la tradition, c'est une Acadie actuelle, vivante, dynamique, entreprenante et résolument moderne que les communautés acadiennes néo-écossaises représentent et *performent*, à elle-même et aux autres, pendant les années 1950. Nous avons montré ailleurs que les fêtes du bicentenaire de la Déportation en 1955, avec ses deux *pageants* historiques, sa parade et son bal inaugurent la tradition annuelle du Festival acadien de Clare, qui, dès l'année suivante, continue avec grand succès son œuvre commémorative

7. Terme d'abord anglais, *pageant* désigne un type de spectacle très particulier qui fait son apparition à la fin du xix^e siècle d'abord en Angleterre, puis aux États-Unis, constitué d'une série de tableaux élaborés et colorés, le plus souvent accompagnés de danse et de musique, suivant une trame plus ou moins unifiée commémorant un événement ou une personnalité historiques. Cette forme de commémoration connut un grand succès au début et au milieu du xx^e siècle dans les communautés de langue française au Canada. Depuis les années 1990, on voit une recrudescence de grands *pageants* au Québec, avec en tête de file « La Fabuleuse Histoire d'un Royaume » au Saguenay.

en soulignant le passé, mais surtout le génie et la survivance du peuple acadien à la baie Sainte-Marie⁸.

Cette période faste de la commémoration acadienne contraste avec la décennie précédente. En effet, il n'y a pas de commémoration communautaire d'envergure dans Clare ou Par-en-Bas dans les années 1940. Il y a bien quelques plaques et monuments dévoilés, mais ces cérémonies méritent une étude leur étant entièrement consacrée. Clare et Par-en-Bas ne produisent aucune grande fête pendant ces années. Bien entendu, les remous et les restrictions de la Deuxième Guerre mondiale y sont sûrement pour quelque chose, mais nous ne pouvons mettre en évidence une volonté *concertée* de commémorer le passé acadien dans la région. Nous verrons plus loin que les graines des célébrations mémorielles communautaires sont déjà plantées pendant les années 1940, mais elles ne donneront de fruits qu'à la décennie suivante.

Par contraste, le Collège Sainte-Anne (CSA), la plus grande institution régionale située au village de la Pointe-de-l'Église, a, pour sa part, beaucoup à célébrer pendant les années 1940. Nous nous intéresserons dans cet article au centenaire du décès de l'abbé Jean-Mandé Sigogne (1944)⁹, aux 50^e et 60^e anniversaires de la fondation du Collège Sainte-Anne (1940, 1950) et au 60^e anniversaire de la Charte universitaire du Collège (1952).

Ces quatre événements ont bien des choses en commun, en ce qu'ils sont de grandes fêtes commémorant des moments forts de l'histoire de l'institution et des grands hommes qui y ont apporté leur contribution. Ce sont des événements d'envergure qui, par exemple, sont soulignés par la visite de hauts personnages de l'Église catholique des Maritimes, ou des anciens de partout au Canada ou des États-Unis. Ce sont des commémorations institutionnelles, en ce que le Collège Sainte-Anne est au centre des célébrations, fournissant les organisateurs et instigateurs, les infrastructures et bénéficiant de toutes les retombées positives. Le collège se fête lors de ces événements, se met en scène comme une institution catholique en mission pour la hiérarchie ecclésiastique canadienne, pour son propre développement et enfin pour l'élévation des Acadiens. Nous verrons que les fêtes commémoratives du Collège Sainte-Anne placent les Acadiens dans des rôles très secondaires et que l'institution ne se présente pas comme une institution acadienne dans les années 1940.

8. Caron, *loc. cit.*

9. Jean-Mandé Sigogne (1763–1844), missionnaire français, fondateur de la paroisse Sainte-Marie de la Pointe-de-l'Église, entre autres, et pionnier de l'Église catholique dans la région, arrivé en Nouvelle-Écosse en 1799.

Les commémorations

La première grande commémoration institutionnelle à Sainte-Anne inaugure la période en 1940 avec le 50^e anniversaire de la fondation du Collège. Le 60^e anniversaire, dix ans plus tard, est un événement qu'il faut examiner en même temps, tant ces deux fêtes sont reliées. Il s'en faut de peu pour que les fêtes du cinquantenaire soient annulées en raison de la Deuxième Guerre mondiale. Cependant, après avoir consulté l'Association des anciens du Collège, nouvellement fondée, le « *Conseil de la maison a décidé que le cinquantenaire devait avoir lieu en juin 1940. C'est d'ailleurs l'avis de tous ceux qui s'intéressent à la question, l'avis de tous les prêtres et laïcs influents de la région* »¹⁰. Dès le départ, il est question d'impliquer les Acadiens dans les célébrations, comme bailleurs de fonds. L'Association des anciens, en collaboration avec les autorités du collège, fait coïncider les fêtes du 50^e avec une imposante collecte de fonds ayant un objectif de 10 000 dollars sur trois ans pour la rénovation du collège, mais surtout la construction d'un dortoir à l'épreuve du feu.

Les fêtes élaborées sur trois jours ne sont pas ouvertes au grand public, à l'exception des deux messes pontificales. Les discours et le banquet réunissent des représentants des anciens, des prêtres eudistes, des évêques et des politiciens, en plus de quelques notables paroissiens. Les invités des fêtes et du banquet sont tous soit ordonnés soit des représentants du collège. Le banquet n'accueille que peu de convives laïcs et aucune femme¹¹. La liste des invités, autant que le contenu des discours et le livre-souvenir publié pour l'occasion, soulignent combien ces fêtes ne sont pas une commémoration acadienne. Le cinquantenaire est une fête institutionnelle dans un collège eudiste en pleine expansion. L'institution s'encense :

Quelle gloire est la tienne pour cette race que tu as réconfortée et relevée, pour cette élite de professionnels et de prêtres que tu as formée. Nos prières t'accompagneront pour demander au ciel de te prêter longue vie afin que dans cinquante ans, cent ans et plus, d'autres générations de tes fils puissent s'assembler dans tes murs renouvelés pour chanter de nouvelles victoires de patriotisme et de foi.¹²

-
10. Lettre du R. P. Comeau au R. P. Tressel, 10 novembre 1939, citée dans René LeBlanc et Micheline Laliberté, *Sainte-Anne : collège et université, 1890–1990*, Pointe-de-l'Église, Université Sainte-Anne/Chaire d'étude en civilisation acadienne de la Nouvelle-Écosse, 1990, p. 162.
11. Collège Sainte-Anne, Church Point, N.S. Digby County, Saint Ann's College, prospectus n° 50, 1939–1940, p. 67. Centre acadien, Université Sainte-Anne, MG1, boîte 9, dossier 78.
12. *Id.*, p. 70.

Le cinquantenaire du collège « *est la fête de la reconnaissance* » envers les évêques et les fondateurs de l'institution¹³. Pour l'occasion, les eudistes ne se privent pas de souligner que les deux premiers évêques acadiens sont des anciens du CSA¹⁴.

Le 60^e anniversaire, dix ans plus tard, reprend les mêmes thèmes et poursuit en tous points le jubilé précédent, à une moindre échelle. Les fêtes de 1950 réunissent moins d'invités; les événements sont moins spectaculaires. Elles sont toujours fermées au grand public, ne laissant qu'à quelques laïcs locaux l'occasion de participer. Même la couverture médiatique est moins importante.

En 1940 et en 1950, le CSA célèbre le développement de son infrastructure et les efforts de ses supérieurs. Les 50^e et 60^e anniversaires de la fondation, en particulier le premier événement, soulignent les efforts, les sacrifices, le dévouement des premiers eudistes français en Acadie et de leurs successeurs. Les livres-souvenirs publiés à ces occasions constituent une histoire officielle de l'institution, augmentée de photos. Lorsque les fondateurs sont présentés, toujours sur un ton on ne peut plus hagiographique, les textes insistent sur leur frugalité, leur dévouement, leurs mortifications pour mettre sur pied et faire grandir leur collège, tant physiquement que dans son influence locale, et sur l'Église catholique, par les vocations que le CSA favorisa et la piété de ses étudiants.

Le 60^e anniversaire amplifie ces thèmes, dans les discours prononcés, autant que dans le livre-souvenir. Les dix ans de croissance depuis le dernier jubilé permettent non seulement de fêter l'institution et ses bâtisseurs, mais de « commémorer » la commémoration précédente en tant que telle. En effet, les liens entre les deux anniversaires sont évidents. Par exemple, alors que le premier livre-souvenir présente une chronologie des moments forts du CSA et de l'Église catholique en Nouvelle-Écosse entre 1890 et 1940, le second livre comprend une chronologie d'un format identique, mais incluant les éphémérides des années 1940 seulement. L'ensemble du discours des fêtes de 1950 souligne combien le collège a grandi durant la décennie précédente et le ton est en tout point identique à celui de 1940, jusqu'aux attentes d'appui financier.

D'ailleurs, un des thèmes centraux des quatre célébrations étudiées ici est celui de la fidélité des anciens du collège, qui, comme il se doit, se manifeste par leur générosité envers l'institution et les dons monétaires qui en découlent. En effet, les fêtes du 50^e anniversaire du collège coïncident avec une importante collecte de fonds de l'Association des anciens pour financer l'érection d'une aile-dortoir à l'épreuve du feu, au moment même

13. M^{gr} Labrie, vicaire apostolique du Golfe du Saint-Laurent, cité dans *id.*, p. 69.

14. *Id.*, p. 72.

où l'évêché d'Halifax favorise le financement du Saint Mary College, de langue anglaise. Le message est clair : le collège ne peut grandir que par les dons de ses anciens, dont la fidélité et la piété délieront la bourse. C'est seulement en persévérant, avec l'appui des anciens, que l'institution continuera sa mission d'éducation. Les priorités du collège sont claires : « *Puisse l'œuvre de Ste Anne continuer à grandir et à prospérer pour le plus grand bien de l'Église et de l'Acadie.* »¹⁵ L'ordre des bénéficiaires de l'œuvre de Sainte-Anne est éloquent.

L'Acadie, si elle est nommée, est toujours secondaire dans les commémorations du collège pendant la période. L'Acadie en tant que telle et la communauté locale apparaissent très peu dans les discours, sermons et publications liés aux commémorations à Sainte-Anne. Le collège est en Acadie non pas pour la servir, ni pour instruire les leaders acadiens de demain, mais pour former de futurs clercs et, secondairement, des laïcs. Lorsque le CSA s'adresse aux Acadiens ou que son annaliste les mentionne, il apparaît que le CSA et sa direction (eudiste et majoritairement française) sont occupés à éduquer et transformer les Acadiens « pour leur bien ». Ainsi, lors du 60^e de la charte universitaire du collège en 1952, il n'est pas surprenant de lire : « *St. Anne College has always been and will always be a French college whose foremost aim is to develop the French cultural heritage among the Acadian people.* »¹⁶ On ne saurait pas si bien dire. De toute évidence, le CSA entretient une relation paternaliste envers la communauté qui l'entoure.

Par exemple, la pièce de théâtre en l'honneur de l'abbé Sigogne est à la fois un hommage à l'homme et une œuvre d'éducation¹⁷. Écrite par le père Lachance, du Grand Séminaire d'Halifax, et « *retouché[e] par quelques autres Pères pour l'adapter aux circonstances* »¹⁸, la pièce en sept tableaux marque les grands moments de la vie de l'homme, de sa naissance à sa vocation, de son exil en Angleterre pendant la Révolution française, jusqu'à son travail en Nouvelle-Écosse. Sous la direction du supérieur du collège, Wilfrid Haché, quelques professeurs et des paroissiens des deux sexes ont créé cette œuvre édifiatrice. L'objectif

15. Livre-souvenir *Les cinquante ans du Collège Sainte-Anne*, p. IV (Centre acadien, Fonds Université Sainte-Anne, MG1, boîte 38, dossier 284).

16. *Yarmouth Herald*, 6 mai 1952.

17. Cette pièce n'est pas la première de ce genre présentée à Sainte-Anne portant sur un sujet acadien. Elle est en effet tout à fait cohérente avec la pièce *Subercase*, créée au CSA en 1902, écrite par l'eudiste français A.-G.-M. Braud (supérieur de 1917 à 1922) sur les dernières heures avant la prise du Port-Royal en 1710, et le *Drame du peuple acadien*, sur la Déportation, créé en 1930 au CSA et écrit par l'eudiste français Jean-Baptiste Jégo. Voir LeBlanc et Laliberté.

18. *Annales*, 12 nov. 1944 (Centre acadien, Fonds Université Sainte-Anne, MG1, boîte 38, dossier 283).

de la pièce est évidemment de rendre hommage au génie, à la vie du missionnaire et à ce qu'il a apporté aux Acadiens de la région. La pièce est un panégyrique accentuant la dévotion et le dévouement de Sigogne face à l'adversité et la volonté divine. En ce sens, la pièce vise aussi à élever son auditoire et l'inspirer à imiter le héros.

L'annaliste du collège nous en apprend beaucoup sur l'attitude de l'institution envers l'auditoire acadien qui faisait salle comble en cet après-midi du 12 novembre 1944 : « *Les spectateurs ont beaucoup aimé la pièce qui mettait à leur portée un fait de leur histoire. Il serait à souhaiter qu'on en composât [composât] un plus grand nombre dans ce genre en y mettant plus de soins.* »¹⁹ L'annaliste se plaint ensuite que la musique pendant les entractes était médiocre, autant que la langue des orateurs qui prirent la parole après la pièce, des prêtres acadiens aux « *fautes abominables* » et au « *français déplorable* », tout autant que les coquilles apparaissant dans le livre-souvenir, dont il se plaint aussi!²⁰

Le cas des fêtes célébrant le centenaire du décès de l'abbé Jean-Mandé Sigogne souligne aussi le grand paradoxe des commémorations au Collège Sainte-Anne. Alors que la pièce de théâtre écrite pour l'occasion insiste avant tout sur la vocation et la vie de l'homme, le livre-souvenir publié pour l'occasion ne fait aucune mention du programme des fêtes. En effet, le petit livre de 64 pages consiste en une biographie héroïque de Sigogne, suivie d'une courte histoire de toutes les paroisses catholiques de la région, surtout, mais pas seulement, celles qui ont directement bénéficié des œuvres de Sigogne. Plusieurs de ces paroisses ont été ouvertes bien après le décès de l'homme, plusieurs autres sont de langue anglaise et ne servent que peu d'Acadiens. En fait, le livre-souvenir est ostensiblement une histoire du développement de l'Église catholique dans Clare, Par-en-Bas et les environs, comprenant aussi les photos sur trois pages des « *Enfants de la paroisse Ste Marie dans le sacerdoce* » comme autant de fils spirituels de l'abbé Sigogne²¹. En comparaison, le texte « *Le Père Sigogne et le Collège Sainte-Anne* » n'a qu'une courte page²². Il va sans dire que l'Église universelle n'est pas l'objet des hommages; plutôt, c'est la hiérarchie ecclésiastique au Canada, en particulier dans la province eudiste, d'une part, et dans les Maritimes, d'autre part.

Il apparaît que la culture institutionnelle du CSA en est la cause. De toute évidence, et malgré les appels au contraire dès le début du xx^e siècle,

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*

21. *Centenaire de la mort du Père Jean-Mandé Sigogne – Missionnaire de la Baie Ste-Marie et Premier curé de la paroisse Sainte-Marie* [Pointe-de-l'Église, Collège Sainte-Anne, 1944], p. 25-27.

22. *Id.*, p. 29.

le Collège Sainte-Anne n'est pas une institution acadienne pendant les années 1940. Bien que le supérieur Quélo (1928–1931) admît très tôt que le CSA devait être moins français et plus « *canadien* »²³, le fait est que la transition vers une culture institutionnelle plus acadienne n'est pas en place au milieu du xx^e siècle :

Je suis un étranger dans un collège acadien. Or comme ces derniers sont assez sensibles sur la question nationale, ils en sont humiliés. Dans les années passées cette situation n'avait pas la même importance, car il était alors admis que la Congrég. était française, et il est évident pour tous que les Acadiens n'avaient pas d'hommes compétents. Mais depuis le sentiment national a évolué et plusieurs se désintéressent du Collège tandis que l'idée de voir au Collège un supérieur de leur race cristalliserait toutes les bonnes volontés.²⁴

En effet, si Quélo insiste pour être remplacé par un Acadien, la nomination du Néo-Brunswickois Omer LeGresley au poste de supérieur du collège (1931–1937) ne change pas grand-chose. Ce n'est qu'avec la nomination de Wilfrid Haché comme supérieur (1943–1949), qui succède à Jules Comeau (1937–1943), que des indices de changement de la culture institutionnelle sont visibles à Sainte-Anne.

Contrairement à ce qu'affirment LeBlanc et Laliberté, le patriotisme acadien « *et l'identité dont il témoigne* » sont très minoritaires à Sainte-Anne jusque dans les années 1950. On se soucie de ce que pensent les Acadiens, peut-être, surtout dans le choix des supérieurs et des invités de marque qui passent au collège, mais l'institution n'a rien perdu de son paternalisme et de son isolement envers la communauté locale et le discours historique de celle-ci. S'il est vrai que, dès 1930, il se trouve des professionnels laïcs acadiens à toutes les cérémonies et activités publiques au CSA, les instigateurs de ces activités sont toujours largement des prêtres étrangers et l'apport de la communauté dans leur organisation et leur réalisation reste très faible. Le CSA parle encore aux Acadiens plutôt que de s'ouvrir à eux. Ainsi, comme le montrent aussi LeBlanc et Laliberté, malgré toute la bonne volonté des supérieurs comme Quélo (et LeGresley, Comeau et Haché après lui), la culture institutionnelle encourage une attitude paternaliste et métropolitaine envers les Acadiens. Même si les eudistes français sont conscients d'être des étrangers, ils sont aussi convaincus de leur devoir d'éducation et d'« élévation » des

23. LeBlanc et Laliberté, *op. cit.*, p. 136.

24. Lettre du R.P. Quélo au R. P. Tressel, 4 jan. 1931, citée dans LeBlanc et Laliberté, *op. cit.*, p. 136.

hommes qui passent par le collège²⁵. Le premier supérieur acadien du CSA, Patrice-Alexandre Chiasson (1908–1917), le confirmait en 1916 : « *Pour moi personnellement, je tiens à vous exprimer toutes ma reconnaissance pour la grande bonté que vous avez toujours eue pour moi et surtout pour mon pays d'Acadie.* »²⁶ La même année, dans le cadre du 25^e anniversaire du collège, l'ancien supérieur Dagnaud explique que « *c'est grâce à l'éducation intellectuelle et religieuse qui leur est venue de leurs collèges et de leurs prêtres, que les Acadiens peuvent marcher maintenant sur un pied d'égalité parfaite avec les autres races* »²⁷. Au fil des premières décennies du xx^e siècle, la situation ne change guère. Comme l'indiquent LeBlanc et Laliberté, « *LeGresley, Comeau et Haché demeurent ainsi, malgré la force éloquente de leur personnalité, les continuateurs du passé, plutôt que les créateurs de l'avenir* »²⁸.

Ainsi, lorsque les changements de la culture institutionnelle se font enfin visibles, ils paraissent soudains et spectaculaires. Nous avons montré ailleurs combien les deux *pageants* présentés au CSA lors des fêtes du bicentenaire en 1955 sont des vecteurs du discours historique communautaire acadien. Il ne fait aucun doute que les thèmes abordés — tous locaux et soulignant le courage, la persévérance, le génie et la grandeur acadienne — tranchent profondément avec le discours historique institutionnel du CSA avant et durant les années 1940. Pourtant, ces spectacles sont présentés au collège. Le *pageant* religieux a même été écrit par un eudiste, l'Acadien Camille Melanson. Tout en insistant sur les liens privilégiés entre les Acadiens et leur sainte patronne, « *La Vierge dans l'histoire de l'Acadie* » souligne les moments forts de la création acadienne d'une Église catholique sur son territoire et surtout les efforts de la population acadienne pour maintenir sa fidélité à l'Église et à l'Assomption. Même religieux, le discours est avant tout communautaire, plutôt qu'institutionnel ou ecclésiastique. Aucun des tableaux, notamment, ne souligne la fondation du collège ou l'œuvre des eudistes en Nouvelle-Écosse.

Le deuxième *pageant*, historique et folklorique celui-là, s'éloigne encore plus du discours historique institutionnel. Comprenant des tableaux chantés et dansés, le spectacle mis en scène par les Acadiens de Clare présente leur histoire, leurs réussites et leurs héros. Même si la piété des Acadiens est soulignée ici encore, aucune institution religieuse n'est mise en scène, ni même le collège. Mis en scène par le professeur

25. LeBlanc et Laliberté, *op. cit.*, p. 136–141.

26. Lettre du P. Chiasson au P. LeDoré, 18 déc. 1916, citée dans LeBlanc et Laliberté, *op. cit.*, p. 128.

27. Pierre-Marie Dagnaud, *L'Évangéline*, 21 juin 1916.

28. LeBlanc et Laliberté, *op. cit.*, p. 147.

Adolphe Robicheau, un laïc, le spectacle a pour objectif de présenter « des scènes typiquement acadiennes »²⁹.

LeBlanc et Laliberté soulignent que le collège, en 1955, s'investit dans les fêtes « nationales » de la Déportation à Grand-Pré : « Si ces célébrations de 1955 furent particulièrement réussies dans la joie, c'est aussi qu'elles étaient l'expression d'un optimisme nouveau. »³⁰ Plus encore, pour une première fois, sans l'ombre d'un doute, le CSA agit comme une institution acadienne dans son milieu immédiat. Il offre ses infrastructures et le service de ses instituteurs à la communauté pour la réalisation des deux *pageants*, en particulier le *pageant* folklorique. Néanmoins, le changement n'est pas aussi soudain qu'il en a l'air *a priori*. Les années 1940 présentent des indices qui montrent que, derrière les représentations officielles de la culture institutionnelle du collège, une lente acadianisation se fait déjà sentir.

Dès les débuts du mandat de Haché (1943–1949), le vent tourne en faveur de l'inclusion des préoccupations acadiennes. Mais l'inclusion des questions nationales acadiennes dans les activités du collège commence vraiment avec le mandat de Léopold LaPlante, dont LeBlanc et Laliberté nous informent qu'il est un grand patriote acadien³¹. Sa nomination comme supérieur en 1949 accélère la transition de la culture institutionnelle « étrangère » vers une culture acadienne au collège. Incidemment, LaPlante démissionne comme supérieur pendant les fêtes du bicentenaire de la Déportation, avec le sens de la mission accomplie.

Néanmoins, les racines du changement ont été plantées sous la direction de Jules Comeau (1937–1943). Pour la première fois, des voix acadiennes font entendre au collège un discours historique « national », à défaut d'être communautaire. Les annales du collège nous informent que, le 25 juillet 1943, le CSA se fait l'hôte d'une Soirée de la fierté nationale, organisée par un comité local, membre de la Société nationale de l'Assomption³². Le curé de la Pointe-de-l'Église, eudiste, le curé de la paroisse de Pubnico, l'historien local F. G. J. Comeau et le docteur Émile Leblanc, une grande figure locale, en plus de deux orateurs du Québec et du Nouveau-Brunswick, parlent de l'histoire et du développement acadien, local et national. Entrecoupés de chants et de récitations patriotiques, les discours soulignent l'importance de la lutte de ce « *petit peuple qui*

29. *Annales*, 7–8–9 mai 1955 (Centre acadien, Fonds Université Sainte-Anne, MG1, boîte 38, dossier 283).

30. LeBlanc et Laliberté, *op. cit.*, p. 305.

31. *Id.*, p. 304.

32. Le comité organisateur comprend deux laïcs, F.G.J. Comeau et le D^r Émile Leblanc, et le curé de Pubnico, le R. P. LeBlanc.

n'a pas voulu mourir »³³. Dans ces discours, les succès acadiens sont soulignés et les hommes qui en sont responsables remerciés; « *ceux dont les noms restent gravés en lettres d'or sur les plus belles pages de l'histoire acadienne* »³⁴. Même si les thèmes des *pageants* de 1955 sont annoncés, la culture du CSA ne reflète pas encore cet espoir et ce dynamisme. L'annaliste du collège indique que la soirée fut un énorme succès : « *Grande assistance, si nombreuse que les organisateurs en ont été les premiers surpris.* » Pourtant, il opine : « *Tout n'était pas intéressant dans cette soirée dont le programme était beaucoup trop chargé. Cependant les gens ont écouté attentivement et sont partis satisfaits; ce qui prouve qu'il y a un peu de changement pour le mieux dans leur nationalité.* »³⁵

* * *

Les célébrations commémoratives au Collège Sainte-Anne pendant les années 1940 montrent la force et l'inertie de la culture institutionnelle établie dès les premières années de la maison d'enseignement, au tournant du xx^e siècle. Elles projettent l'image d'une institution qui cherche à se démarquer de la population locale, littéralement à se mettre en marge de la marge, afin de mieux faire croître la hiérarchie catholique dans les provinces maritimes, grâce au travail incessant de clercs français, canadiens-français et quelquefois acadiens. Pendant les cinq premières décennies de son existence, le CSA est l'instrument d'une hiérarchie largement non acadienne. Lorsque le collège célèbre ses accomplissements pendant les années 1940, il montre toute son étrangeté envers le milieu local. Pourtant, au cours de ces quinze ans de changements, le CSA se transformera en une institution résolument acadienne. En 1955, le vent a bel et bien tourné.

Ceci dit, le collège n'est pas encore alors, ni même aujourd'hui, une institution communautaire. De nombreux témoignages montrent la persistante perception que le CSA est encore, dans les années 1950 et 1960, une institution étrangère. Une rumeur populaire continue d'affirmer que la majorité des élèves du collège à l'époque sont des Québécois, même si un coup d'œil aux inscriptions prouvent le contraire³⁶. Néanmoins, le petit nombre d'Acadiens de la région suivant des cours supérieurs à Sainte-Anne implique que peu de membres de la communauté connaissent intimement l'institution. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare de rencontrer

33. Delbé Comeau, *Mémoires, 1905–1949*, Delbé Comeau, prêtre, Wedgeport, Éditions Lescarbot, c1991, p. 520

34. *Id.*, p. 521.

35. *Annales*, 25 juillet 1943 (Centre acadien, Fonds Université Sainte-Anne, MG1, boîte 38, dossier 283).

36. Communication personnelle, Jean-Louis Robichaud, 17 août 2007.

un résident de Clare qui n’ait jamais mis les pieds dans le bâtiment principal de l’Université Sainte-Anne³⁷. Si celle-ci s’est effectivement transformée en une institution au service des Acadiens néo-écossais, elle ne semble pas avoir réussi à s’intégrer à la communauté en tant qu’instrument du développement local.

37. Communication personnelle, Marie-Colombe Robichaud, 18 août 2007.



Caroline-Isabelle Caron



Marie-Armelle Barbier-Le Déroff